

# L'Hôpital de Landeyeux

## Vision d'autrefois.

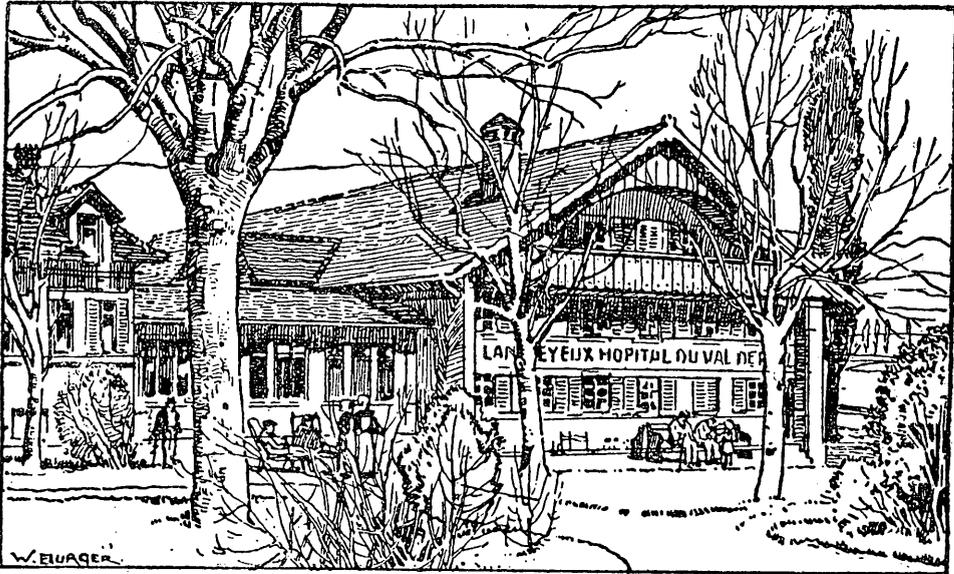
Au temps où les gens de chez nous ne dévoraient point par les deux bouts leur vie, où le rythme lent des heures s'égrenait au Val-de-Ruz, dans chambres basses, boisées, chauffées au fourneau et éclairées de cette lumière blafarde que projettent par les fenêtres fouettées par le grésil, les larges tapis de neige, au temps où Abraham Amiest, des Hauts-Geneveys, médecin, mathématicien, astrologue, décrivait dans ses éphémérides la sphère, le cours du soleil et de la lune et consignait pour son entourage et Messieurs de la ville, jours de foires, préceptes d'agriculture, de médecine et de chirurgie, il n'y avait certes pas encore dans ce joli vallon fermé, quinze pasteurs pour maladies de l'âme, cinq médecins pour celles du corps, en tout une section de vingt hommes qui, avec conseillers de paroisses et pharmaciens, y guettent le faux-pas des humains.

Tandis que depuis longtemps dans la minuscule capitale de la principauté, les hospitaliers prêtaient un serment où dans de multiples périphrases se succédaient les « fidèlement », les « loyalement », la « sincérité », l'« intégrité », la « bonne conscience » et la « preud'homie » à mettre dans les soins à administrer aux malades et moribonds devant le « créateur » et « rédempteur », les malades du Val-de-Ruz, eux, se retapaient la constitution comme ils astiquaient leur bétail et n'étaient point embarrassés par les savants ou contradictoires diagnostics d'affaires disciples d'Esculape. Peu leur importait d'être atteint du typhus *abdominal* plutôt que de l'*exanthématique* ou du *pétéchial*. C'était le temps où la peste de Marseille venait gaiement trotter chez nous. Catarrhes, douleurs aimables, fièvre lente, s'y donnaient rendez-vous comme ailleurs. On luttait grâce à de merveilleuses plantes ou en courant sous nos gibets cueillir des trèfles à quatre feuilles pour faire tourner la guigne.

En arrivant au monde point tant d'accoucheurs et de sages-femmes pour vous faire la révérence dans des tabliers blancs ou vous promener des éponges sur l'épiderme. Mais, des nuées de parents, à six prénoms chacun, qui se battent pour vous porter avec empressement sur les fonts baptismaux. Effrayante mortalité infantile. Si l'on tient — sapisti — on tient bon ! La République sait ce qu'elle fait en ne distribuant des fauteuils qu'aux centenaires. Ce ne sont point les fauteuils qui ont mis ses finances à plat. Il eût coûté singulièrement plus cher à l'ancien régime, malgré un chiffre de population dix fois moindre, d'inventer des fauteuils pour costauds de cent dix ans !

**Meilleurs jours.**

Meilleurs ? Si l'on veut ! Les années, les siècles même, ont passé. Les échos de Villmergen, des guerres du XVIII<sup>e</sup> siècle, de la Révolution française, des campagnes de l'Empire et du bataillon des Canaris, dont pas mal d'hommes avaient été fournis par cette riche corbeille de fleurs qu'est le Val-de-Ruz, étaient parvenus à l'oreille de tous. La chirurgie,



*Landeyeux, Hôpital du Val-de-Ruz.*

petit à petit, s'était mise de son haut à regarder la boucherie. Les médecins n'empêchaient point encore les gens de mourir mais, à pas de géant, l'on se rapprochait du but. En 1848, la joie neuve de cette vallée se mire dans l'azur d'une chatoyante République.

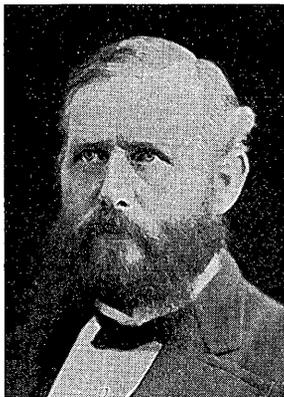
Fontaines, — ce village qui doit son nom aux sources du voisinage, paroisse dont jadis dépendaient Cernier, les Hauts-Geneveys, Fontainemelon, Grand-Chézard, site où l'on retrouve encore les vestiges d'une villa romaine, et qui fut aussi la patrie des fameux Maillardet, — devait être, de 1848 à 1877, le chef-lieu de notre riant Val-de-Ruz. C'est au moment où Fontaines dresse sa petite flèche de clocher... de capitale, vers soleil et bourrasque comme nos députés humectent leur doigt afin de voir d'où vient le vent, que soudain Fontainemelon, qui en somme n'est que le Melon de Fontaines, se met à prêcher, de son talus dominateur, la création d'un hôpital de district et d'un orphelinat. C'est en 1868.

**Pourparlers.**

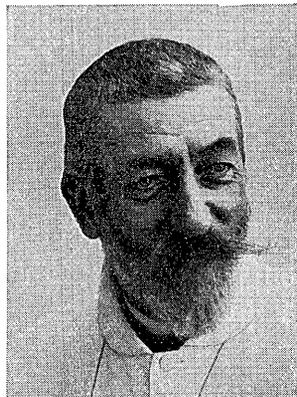
Le 5 avril de cette année-là, une assemblée de délégués des communes, convoquée en effet par Fontainemelon, décide de « s'occuper vigoureusement de la chose » et nomme une commission dont font partie MM. Auguste Robert, Eugène Soguel, Max Tripet,



*Armand-Fréd. de Perregaux,*  
donateur de Landeyeux  
pour la fondation d'un hôpital.



*D<sup>r</sup> Henri Schaerer,*  
premier médecin de Landeyeux.  
† 1883.



*D<sup>r</sup> Eugène Bourquin,*  
médecin de Landeyeux  
de 1883 à 1888.

Ami Fallet, Jean Cuche, Auguste Reymond et Frédéric Guyot. Dix jours plus tard, une circulaire engageante invite à souscrire financièrement au projet. L'idée nouvelle a de la peine à se frayer un chemin mais une souscription publique rencontre de la sympathie. Cinq communes seulement sont disposées à encourager l'entreprise. Huit restent muettes.

A peine la commission a-t-elle choisi Fontainemelon comme siège futur de l'hôpital et envisagé le terrain où l'on va construire, terrain offert par cette commune, à peine l'architecte Rychner vient-il de dresser les plans d'un bâtiment comportant vingt lits, que C.-A. Reymond annonce que M. Armand-Frédéric de Perregaux, ancien conseiller d'État, fait don de son domaine de Landeyeux pour y installer l'établissement projeté. Voilà donc concurrence de terrains ! Elle donne lieu à expertise ! Les experts Châtelain, médecin à Préfargier, et Rychner, architecte, se déclarent défavorables à Landeyeux. Leurs rapports datés du commencement de juillet 1869, énumèrent les inconvénients qui se résument à l'éloignement d'un centre de population, à un plateau prétendument ouvert à tous vents et balayé par la neige, à l'impossibilité presque absolue d'agrandir, et aux frais considérables d'aménagement intérieur.

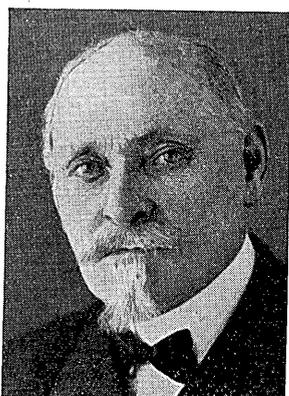
Mais une contre-expertise du D<sup>r</sup> Schaerer tient pour des avantages quelques-uns des inconvénients signalés, entre autres isolement et coups de vent ! Celui-ci, au contraire, considère ce lieu comme par bonheur en dehors de « rivalités de village et d'intérêts de clocher qui ne pourront susciter ni embarras ni difficultés à l'administration ». MM. Perrin et consorts, en une belle circulaire, incitent les communes à suivre le processus adopté lors de la création de l'hospice de la Côte et de l'hôpital de Couvet. Les communes se prononcent en grande majorité pour Landeyeux. A cheval donné regarde-t-on les dents ? M. de Perregaux offre du reste en sus les fonds nécessaires à l'aménagement.

### **Origines de Landeyeux.**

Landeyeux était jadis simple ferme installée en bordure de la route Valangin-Fontaines. Elle ne comprenait que deux pièces, une chambre haute et des dépendances rurales nécessaires à la culture d'une trentaine de poses de terres assez maigres.



*Dr Paul Humbert,*  
médecin de Landeyeux  
de 1888 à 1900.



*Dr Eugène Reymond,*  
médecin de Landeyeux  
depuis 1900.



*Dr William de Coulon,*  
chirurgien de Landeyeux  
depuis 26 ans.

Les Verdan, fabricants d'indiennes, étaient, sous l'Empire, installés en locataires à la Borcarderie. Abraham Verdan, désireux d'avoir un pied-à-terre au-dessus du ravin encaissé du Seyon, achète le domaine de Landeyeux. C'est lui qui accole à la ferme un nouveau bâtiment solidement construit et de belle apparence. Ses initiales « A. V. 1813 » ornent dès lors le plafond d'un salon parqueté de chêne. Verdan ne se doute point que, plus tard, ce salon sera salle d'opérations chirurgicales !

En 1844, le 30 août, Verdan, fixé à Marin, vend, pour le prix de 16,884 livres tournois, au conseiller d'État Perregaux, directeur de la police centrale, son domaine de Landeyeux, soit une maison de pierres et de bois, encore couverte de bardeaux, contenant appartement de maîtres, logement du fermier, deux autres petits logements, caves, grange, écuries, remise, jardin et champs sur Boudevilliers et Fontaines. Cette somme représentait 1005 louis d'or neufs, soit 25,000 francs, environ, de notre monnaie.

Petit à petit, Perregaux agrandit son domaine en acquérant d'autres terres dans le voisinage. Selon tradition orale, les chefs de l'insurrection royaliste de 1856, résidant à Valangin, Sorgereux et Bussy, auraient tenu conciliabules à Landeyeux ! Mais voici que pacifiquement Landeyeux se loue soudain à un confiseur qui, sous de frais ombrages, sert des douceurs aux passants.

#### « 1870-1871 ».

Entre 1868 et 1870 s'écoule une période d'aménagement des lieux et d'expériences précieuses à l'élaboration de règlements et de statuts pour cet hôpital qu'il s'agit de mettre sur pieds. Le dossier que possède encore M. Samuel de Perregaux, petit-fils du fondateur, contient divers détails pittoresques qui n'ont point été consignés dans les rapports officiels imprimés périodiquement plus tard, ni relatés par le pasteur P. Buchenel dans son opuscule de 1921. On retrouve, parmi ces pièces, une correspondance avec les communes ou la commission d'initiative, correspondance relative aux douze premiers lits que l'on va établir. Ces documents constatent l'enthousiasme des municipalités. Voisinent avec ces écrits au papier jauni par le temps, d'anciens numéros du journal *Le Val-de-Ruz* qui explique

les questions de mur mitoyen, de corridors, de parois, de planchers, de salle de bains, de local de pharmacie ou de mansardes, questions auxquelles tout le monde prend alors actif intérêt.

C'est par acte du notaire A. Comtesse, daté du 5 mai 1870, que quatorze communes sur dix-sept (la dix-huitième, Montmollin, ne faisant point encore partie du district), acceptent officiellement le don de Landeyeux, don auquel sont venus se joindre quelques cadeaux en argent. Cernier, Fontainemelon et Chézard-Saint-Martin ne devaient donner que plus tard leur agrément.

On travaille dès lors à la réalisation de projets qui vont du reste être bouleversés par une hospitalisation de fortune, inattendue, non d'indigènes, mais de vingt-cinq Bourbakis ! Il faut réquisitionner lits et matériel nécessaires, battre le tambour dans les villages. Qui apportera duvets, chaises, tables, vaisselle, provisions ? Les écoles confectionnent de la charpie. Le 21 février 1871 apparaît en effet, au détour du bois, le premier char de malades. De tout le Val-de-Ruz, l'on accourt voir ces Français, ce Turco à l'œil vif, à grandes moustaches, au veston bleu soutaché d'or, et qui vide des cafetières en disant « Macache bono », seuls mots auxquels du reste se résume sa conversation !

Ce n'est, en somme, que huit mois après le départ des Bourbakis qu'a lieu, le 28 janvier 1872, l'inauguration officielle de l'hôpital de Landeyeux. Une belle cérémonie a lieu à Fontaines, où parlent les pasteurs Perrochet et Quinche, ce dernier aumônier de l'établissement. Chez M. Samuel de Perregaux se retrouve aussi un grand parchemin moderne, adressé aux enfants du fondateur qui avait encore à son décès laissé à l'hôpital 25,000 francs. Ce document, daté du 29 juin 1873, est signé par quarante conseillers ou personnalités du Val-de-Ruz qui envoient une dernière fois l'expression touchante de la reconnaissance de la population.

### L'essor de la maison et ses fonds spéciaux.

Tandis que l'hôpital héberge 33 malades en 1872, il en accueille déjà 335 en 1918. Son avoir, — au début d'environ 48 000 fr., — est d'environ 400 000 fr. Il existe de nombreux fonds spéciaux. L'un d'eux, le fonds « Mast », créé en 1886 par l'héritage de 16 fr. d'un domestique bernois, héritage augmenté en 1891 du produit d'une loterie, atteint aujourd'hui 100,000 fr. dont les intérêts sont employés à l'accueil de malades pauvres. A côté de cela existent les fonds de la *Maternité*, de la *Chirurgie*, des *Rayons Röntgen*, de l'*Ambulance*, de l'*Harmonium* et des *Jonquilles* !

On construit sur les plans de MM. Prince et Béguin, avec de nouveaux locaux, une galerie reliant l'ancienne maison à l'annexe, bâtiments inaugurés en 1904 et qui portent à 41 le nombre des lits. En 1911, c'est une nouvelle ferme indépendante qui surgit afin de permettre de récupérer l'espace qu'occupe la vieille dans l'ancien corps. Incendiée en 1915, cette nouvelle ferme est immédiatement reconstruite. Peu après, l'on aménage encore deux galeries pour cures de soleil.

Comme le nombre des opérations est aujourd'hui assez élevé, l'on vient d'améliorer les installations nécessaires, avec autoclaves pour stérilisation des instruments. Ces réfections effectuées par la maison Schaerer S. A., à Berne, — réfections que complète une lampe scialytique permettant de travailler de nuit avec sécurité et sans qu'aucune ombre ne soit projetée par l'opérateur sur le patient, — ont marqué l'année dernière le 25<sup>e</sup> anniversaire de l'activité à Landeyeux de notre excellent chirurgien, le Dr William de Coulon.

Avec le médecin, il faut faire le tour de cette maison et en parcourir les recoins pour se rendre compte de la propreté, de la minutie, de l'ordre et de l'harmonie régnant partout dans cet hôpital de campagne que certains hôpitaux de villes pourraient envier ! Salles de bain, salle de rayons X, chambre noire, appels par signaux lumineux, local d'étuves pour literie, locaux et service d'isolement de cinq lits avec bain et issue séparée, morgue, vaste lessiverie munie d'appareils les plus modernes, cuisine spacieuse, atelier de menuiserie, dépendances, jardin, ferme à proximité, dégagement et tranquillité des lieux, font de cette maison qui peut recevoir aujourd'hui 66 malades, un véritable modèle du genre. Cent poses de terres cultivables constituent maintenant le domaine.

Deux mots encore du magnifique dévouement dont ont fait preuve, de la création de l'établissement à nos jours, les diaconesses, les sœurs et

### les médecins.

Dès le premier jour, Élixa Béguin et Lina Guyot, aidées de l'infirmier Paul Renaud, furent à la brèche. M<sup>lle</sup> Guyot, directrice, est, jusqu'en 1889, et durant vingt ans, la véritable tête de l'hôpital. Sœur Élisabeth Buchbuhl, puis sœur Marie Gygax, au souvenir légendaire, lui succèdent. Le comité renonce à se procurer des diaconesses chez Dändliker, à Berne ; il décide d'avoir recours à Saint-Loup dès 1910. La première directrice venue de Saint-Loup est sœur Julie Sandoz. A l'heure qu'il est, c'est sœur Louise Deggeller qui dirige l'établissement avec distinction depuis dix ans.

Tandis qu'à la ferme se suivent, après M. Neuenschwander, les Burri, les Duvoisin, Jacob Berger, puis Gaffner, père et fils, quatre médecins vont se succéder et se dépenser sans relâche.

La population du Val-de-Ruz a érigé à Fontaines, au D<sup>r</sup> Henri Schaerer, un monument portant son buste. Ce fut le premier médecin de Landeyeux. Fils de pasteur, d'origine zuricoise, il avait fait sa médecine à Berne. Après des stages dans la vallée de Frutigen et à l'hôpital Pourtalès, il se fixe à Fontaines où il exerce sa vocation. Il gagne l'estime et l'affection de chacun par son caractère serviable. C'est un médecin en vue qui s'attire nombreuse clientèle au delà des limites du Val-de-Ruz. De sincères convictions religieuses embellissent ses continuels sacrifices. Il fait preuve d'une inlassable activité et d'un constant souci de développer Landeyeux. On voit ici, grâce à l'amabilité de son petit-fils, M. le professeur René Schaerer, le portrait du premier médecin de l'hôpital, décédé en 1883.

De 1883 à 1888, l'établissement est dirigé par le D<sup>r</sup> Eugène Bourquin, dont beaucoup de contemporains se souviennent encore. Après avoir réintégré la Chaux-de-Fonds où il était né, il s'intéressa aux affaires publiques tout en continuant à y pratiquer la médecine. Il siège au Grand Conseil de 1910 à 1919 ; il mobilisera encore comme médecin militaire en 1914. La grande cité montagnarde le perdit en mai 1919.

Le docteur Paris, bien connu de tous, dirigea aussi l'hôpital de Landeyeux par intérim.

Lorsque le D<sup>r</sup> Bourquin quitte Fontaines, s'y installe M. le D<sup>r</sup> Paul Humbert, fils d'Aimé Humbert, secrétaire du gouvernement provisoire en 1848, député à la Constituante et patriote neuchâtelois bien connu. Le D<sup>r</sup> Paul Humbert, ensuite d'études à Berne et de voyages à Berlin, Tubingue ou Wurtzbourg, et après avoir été médecin interne à l'hôpital Pourtalès à la tête duquel se trouvait alors Ed. Cornaz père, se décide donc à se fixer au Val-de-Ruz. De Neuchâtel à Fontaines, l'on mettait encore, en poste, une heure et demie. M. Humbert apparaît avec la première bicyclette qui suscite de toute part la curiosité.

Le métier était alors très dur. Il fallait se dépenser sans compter. Durant douze années, le D<sup>r</sup> Humbert présidera aux destinées de Landeyeux.

M. Humbert, démissionnaire en 1900, est remplacé par le D<sup>r</sup> Eugène Reymond qui, depuis 35 ans déjà, se dévoue à son tour et traite les malades avec compétence et affection. A côté de lui, le D<sup>r</sup> William de Coulon assume à Landeyeux le service de la chirurgie à titre gracieux depuis 25 ans ! La *radiologie* est confiée au D<sup>r</sup> G. Meyer, chef du laboratoire radiologique de Neuchâtel.

Il existe, pour Landeyeux, une *Commission générale* composée de deux personnes par village du Val-de-Ruz, et où, en souvenir du fondateur, se trouve toujours représentée la famille de Perregaux. Un *Conseil administratif* où siègent MM. Ch. Vuithier, Jean Vivien, Virgile Coulet, Christian Weber et le D<sup>r</sup> Reymond, continue à remplir avec entrain d'innombrables tâches. C'est M. Coulet, de Savagnier, qui fonctionne comme secrétaire, caissier et économiste. MM. Tell Perrin et Tell Hoffmann, de Boudevilliers et Chézard-Saint-Martin, ont respectivement remplacé, dans ce comité, deux personnes fort regrettées, Ernest Guyot et Paul Favre.

Enfin, M. Ernest Bille, délégué de l'État, vient souvent de Cernier à Landeyeux. Sa présence scelle cette ambiance de concorde et de généreuse coopération qui jamais n'a cessé de régner depuis la fondation de cet utile et sympathique établissement du pays.

[17 janvier 1935.]